

Une journée ordinaire au Palais du Radja Bata

Une journée ordinaire, dans le jardin royal du Radja Bata ; le jour est bien entamé, déjà chaud, presque fiévreux, puissant par l'intensité de sa lumière. Les oiseaux bariolés font entendre leurs plus beaux chants. Les grandes feuilles des palmiers se balançant avec nonchalance. Dans un bruit de frôlement, des formes animales se faufilent sous les feuilles mortes. De la terrasse où je savoure un thé amer, j'observe tous les êtres s'animer. S'approchant du palais, **une dinde rude joue nue**. Elle se dandine, se déhanche, a l'air de s'imaginer en star descendant les grands escaliers du Palais sous les regards amoureux d'une foule de dindons transis. Puis, lassée de son propre jeu, elle remet son habit de plumes et part à la recherche de restes de victuailles abandonnées au sol par les invités de la veille. Un bout de pastèque. Un morceau de banane. Un peu de riz épicé. Une écuelle... vide. **Un joujou du junior, oui !** La dinde joueuse se saisit du jouet du jeune prince en gloussant, et court se cacher sous un arbuste épineux avec son trésor.

Dans le ciel les nuages s'épaississent progressivement sous l'effet de la chaleur, et prennent une teinte aussi noire que celle de l'onyx. Brusquement un coup de tonnerre retentit, comme **un dur juron du jour dru**. L'air s'électrise et on sent la tension monter dans le palais. Malgré son jeune âge, le prince Juju s'emporte contre son serviteur dans sa langue maternelle, l'Urdu. Quel caractère difficile a cet enfant ! **Juju. D'un dur ! Un rud'Urdu**. Un brouhaha se fait entendre au jardin ; les oiseaux s'envolent en tous sens, les palmiers ploient sous les bourrasques de l'orage. Le naja aux aguets dans les feuilles mortes se jette comme un éclair sur un énorme mulot imprudent qui se raidit sous l'action du venin. Observant la scène avec son fils de la fenêtre de sa chambre, le **Radja narra : naja a dard !** Le prince acquiesce, puis détourne lentement la tête pour ne pas voir l'agonie du mulot, lui pourtant si rude avec les hommes.

Quelques instants plus tard la voix du serviteur Sathia s'élève mélodieusement dans tout le palais pour annoncer le repas, et, alors que je me dirige vers le grand salon, on m'apporte un télégramme venant de France : « **Jean déjà en rade d'Anne** ». Décidément mon frère a bien du mal à trouver une épouse qui supporte son mauvais caractère. Cette triste nouvelle me trouble au point que j'en oublie de faire les ablutions de préparation au repas, qui consistent à se laver toutes les parties du corps qui reçoivent la nourriture par l'un ou l'autre de nos sens : le toucher, la vue, l'odorat, le goût. Les Hindous de cette contrée pratiquent cette forme de purification afin de faire pleinement honneur à la nourriture offerte par les dieux. Le maître de cérémonie m'observe avec un air soupçonneux, puis m'accuse avec véhémence de ne pas avoir purifié mon corps, me faisant remarquer que ma voix trahit un nez « encombré ». **J'ai nié ! Nenni en narine**. Une fois n'est pas coutume.

Malgré cet incident le repas se déroule bien. On me donne une place de choix dans les conversations, puisque celles-ci portent sur l'histoire de l'Europe. Un lettré hindou ne comprenant ni l'Anglais ni le Français est convaincu que l'année 54 après J.-C. a vu le couronnement d'un grand roi en Italie. Je lui réplique avec mes quelques mots d'Urdu « **Ni roi, ni reine, an Néron** », mais je ne pense pas qu'il m'ait compris.

Le soir venu, je reprends comme à mon habitude la rédaction de mon journal, et après avoir écrit ces quelques lignes, comme chaque soir je m'amuse de certains jeux avec les mots. Je cherche un contrepèdre formé avec les trois premiers mots de mon récit (« une journée ordinaire »), en ne retenant qu'une consonne, le r. Et j'obtiens : **Ai ouï raire, aïe ! Erreur !** Je doute que cela passe à la postérité.